

Ciné-Bulles

Cri primal / *The Tribe* de Myroslav Slaboshpytskiy

Zoé Protat

Dossier Documentaire québécois
Volume 33, numéro 3, été 2015

URI : id.erudit.org/iderudit/78292ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Protat, Z. (2015). Cri primal / *The Tribe* de Myroslav Slaboshpytskiy. *Ciné-Bulles*, 33(3), 10–11.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Cri primal

ZOÉ PROTAT

Préparez-vous à un choc, un vrai. L'expression souvent galvaudée de « film coup-de-poing » est même en dessous de la réalité pour décrire le premier long métrage de Myroslav Slaboshpytskiy. Ce film fait partie de la catégorie très rare des films que l'on ne peut que louer vu leur qualité exceptionnelle, mais que l'on doit toutefois recommander avec des pincettes. Formellement stupéfiant, radical au possible, d'une violence parfois insoutenable, **The Tribe** n'est peut-être pas à mettre entre toutes les mains. Mais aucun esprit friand d'aventures cinématographiques hors norme ne voudrait passer à côté de cette œuvre saisissante. Du jamais vu sur grand écran, c'est précieux en 2015, même si cela demande un cœur bien accroché.

Sans plus attendre, expliquons le phénomène : **The Tribe** est un film entière-

ment en langue des signes, sans voix *off* ni sous-titres, ni intertitres. Plus muet que muet, donc. La première séquence présente un tout jeune homme faisant son entrée dans ce qui semble être un institut pour sourds et muets. Étrangement, les adultes sont quasi absents de cet univers qui, on l'apprend vite, est régi par une sorte de mafia locale. Racket, vols, agressions, trafic de marchandises diverses et prostitution sauvage rythment la vie de l'établissement. Contre toute attente, le personnage principal grimpera rapidement les échelons de cette hiérarchie interlope, jusqu'à devenir le chauffeur-proxénète attitré de deux toutes jeunes filles qui vendent leur corps, la nuit sur un *parking*. Leur but : obtenir un passeport européen et passer en Italie. L'une d'entre elles est aussi blonde et diaphane que volontaire et obstinée. Notre héros tombera amou-

reux de cet ange déchu. Mais comment envisager quelque chose d'aussi pur que l'amour dans ce tas de boue ?

Avant de s'attaquer à son premier long, l'Ukrainien Myroslav Slaboshpytskiy avait déjà réalisé un court métrage en langue des signes, le bien nommé **Surdité** (2010). **The Tribe** nécessita 6 mois de tournage pour 23 plans-séquences rigoureusement mis en scène, tels des tableaux d'une noire beauté. La caméra est tour à tour quasi immobile ou alors portée à l'épaule et presque survoltée, comme dans cette scène à bord d'un train où elle épouse autant le roulis que la course des jeunes délinquants. Quant aux acteurs, ils sont tous réellement sourds-muets et pour la plupart non-professionnels. La partition que leur a écrite Slaboshpytskiy est d'une rare exigence. Leur corps entier est sollicité dans des actions choré-



graphiées qui relèvent presque du théâtre expérimental. Le film a beau être muet, il est paradoxalement très sonore: surprenant vacarme produit par les mains qui s'agitent sans cesse, bruits ambiants, coups, éructations de colère et pleurs étouffés composent une symphonie fantastique qui, malgré la facture rigoureusement réaliste de la forme, fait basculer le récit dans le surréel.

Dès les premiers plans, l'angoisse est prégnante. La nuit venue, les «étudiants» en costume, arpentent les couloirs déserts tels des mafieux en leur domaine. Les autres décors seront des terrains vagues, des murs tagués, des squares abandonnés, toute cette désolation postindustrielle devenue pour ainsi dire folklorique en Europe de l'Est. La misère sociale est palpable. Nonobstant une facture surprenante et presque hors du temps, **The Tribe** fait écho à certaines réalités des plus tangibles: corruption omniprésente, culture de la violence, marchandisation du corps féminin, toute-puissance de l'argent, etc. Et, au-dessus de tout, le désir — voire la nécessité — de l'exil.

Dans **The Tribe**, le regard est constamment mis à l'épreuve. Les scènes sont souvent observées de loin, laissant le spectateur errer librement dans une pléthore d'actions parfois microscopiques. Cette liberté, c'est peut-être ce qu'il y a de plus surprenant et aussi de plus désa-

bilisant. Ce non-interventionnisme du regard constitue le premier parti pris de Slaboshpytskiy. Le second est tout à l'opposé: d'autres séquences, pourtant d'une intensité peu commune, seront filmées dans une frontalité absolue, nous forçant à éprouver des images terribles sans aucune échappatoire. Ce regard traqué, écarquillé comme celui d'Alex dans **A Clockwork Orange**, peut se révéler quasi insupportable. Lors de la présentation du film au Centre Phi en novembre dernier, on a dénombré deux cas de perte de conscience, c'est dire...

Et dans toute cette noirceur, quelle rédemption Slaboshpytskiy a-t-il prévue pour son héros? Celle de l'amour, bien sûr. Un choix peut-être évident, mais qui agit ici telle une bouffée de lumière. Sa relation avec la petite prostituée sera d'abord tarifée comme toutes les autres, puis elle basculera dans la passion, physique certes, mais pas que... Pour elle, il brisera toutes les règles tacites de la «tribu». Cet amour en danger constitue le cœur émotionnel d'un film sinon très froid. Certains jugeront sans doute le dispositif formel écrasant. À être si rigoureux, **The Tribe** en devient-il cruel ou complaisant? Pour les tenants de la morale, peut-être. Pour les autres, il représente assurément une expérience à vivre.

Grand Prix de la Semaine de la critique 2014, **The Tribe** est un pari fou, un ex-

ploit de nature qui ne peut qu'effrayer ou intriguer. Aussi audacieux soit-il, le spectateur devra franchir un petit moment d'adaptation pour pénétrer dans l'univers opaque proposé par Slaboshpytskiy. Mais le jeu en vaut la chandelle, car une fois immergé, il éprouvera le premier choc: dans ce film sans paroles, on comprend tout et l'on ressent tout. Bien d'autres chocs suivront. Récit d'apprentissage extrême, histoire d'amour crépusculaire, voyage sensoriel, **The Tribe** est tout cela à la fois. Rares sont les films qui proposent une vision inédite du septième art ou qui en explosent les limites. Brutal, mais surtout exceptionnel, **The Tribe** est de ceux-là et rien que pour cela, il faut en faire l'expérience, aussi douloureuse soit-elle. (Sortie prévue: 7 août 2015) **EB**



Ukraine-Pays-Bas / 2014 / 132 min

RÉAL. ET SCÉN. Myroslav Slaboshpytskiy **IMAGE ET MONT.** Valentyn Vasyanovych **SON** Sergiy Stepanskiy **PROD.** Myroslav Slaboshpytskiy, Iya Myslytskaiya et Elena Slaboshpitskaya **INT.** Grigoriy Fesenko, Yana Novikova, Rosa Babiy, Alexander Dsiadevich **DIST.** EyeSteelFilm